

Barbet Schroeder parle de *More*

Guy Robillard

Number 61, April 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51541ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Robillard, G. (1970). Review of [Barbet Schroeder parle de *More*]. *Séquences*, (61), 56–59.



More

BARBET SCHROEDER

parle de

MORE

À l'occasion du succès de **More**, Barbet Schroeder a passé quelques jours à Montréal. Notre collaborateur, Guy Robillard, en a profité pour le rencontrer le 10 février 1970.

G.R.—*Vous avez produit Paris vu par . . . La Collectionneuse, Ma Nuit chez Maud, comment en êtes-vous venu à la réalisation?*

B.S.—Je suis venu à la réalisation quand j'ai commencé à voir des films, quand j'ai commencé à être un mordu du cinéma, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ans. Je suis un enfant de Langlois comme la plupart des réalisateurs français. Pour moi, depuis le début, ça été une marche vers la réalisation aussi bien en étant un cinéphile qu'en participant un petit peu aux *Cahiers du cinéma*, en étant l'assistant d'Eric Rohmer et de Jean-Luc Godard qu'en produisant des films dans lesquels j'étais l'assistant du metteur en scène. Pour moi, tout ça ne faisait qu'un long chemin vers la réalisation. De plus, j'ai eu la chance de m'intéresser à la production et donc de pouvoir acquérir une plus grande liberté de création. C'est ce que je voulais en faisant de la production en plus de l'apprentissage comme assistant.

G.R.—*Comment votre film a-t-il été produit? Pourquoi sous la bannière du Luxembourg?*

B.S.—S'il avait été produit en France, il aurait très certainement été interdit et il aurait été interdit non seulement en France mais aussi à l'exportation. Donc, il fallait

le faire sous une autre nationalité que française. Les exemples du *Petit Soldat* et de *La Religieuse* prouvaient qu'on pouvait avoir un film bloqué pendant très longtemps et le mien aurait pu être bloqué pendant plus longtemps, surtout s'il montrait de jeunes Français. Cela aurait été encore plus choquant. La version originale est passée déjà par miracle. Donc il fallait le faire en pays étranger. À ce moment-là, comme le marché français était bouché, il devenait stupide de vouloir le faire en français. Donc il a été fait en anglais pour ces raisons-là. Il y a une raison supplémentaire. Le milieu que dépeint le film relève d'un phénomène anglo-saxon. De toute façon, l'acteur devant être un étranger, il aurait parlé avec un accent.

G.R.—*Sans que votre film soit moralisateur, il m'apparaît évident qu'il dégoûte le spectateur de la drogue.*

B.S.—Il faut bien dire qu'il ne donne pas du tout envie de goûter à l'héroïne qui, de l'avis unanime, est dangereuse. On voit mal un "happy end" sur une histoire d'héroïne ou alors ce serait l'histoire de quelqu'un qui serait arrivé à s'en tirer. Alors ce serait dix fois plus moralisateur encore.

Pas un film sur la drogue

G.R.—*Comment en êtes-vous venu à faire un film sur la drogue ? Jusqu'à quel point, personnellement, êtes-vous au courant de ce problème ? Avez-vous fait des expériences ? En un mot, quelle est la valeur documentaire de votre film ?*

B.S.—D'abord, je n'ai pas fait un film sur la drogue. J'ai employé la drogue comme un élément très fort, un élément dramatique et je l'ai traité d'une manière documentaire. Mais je n'ai pas traité le sujet de la drogue. J'ajoute que j'ai moi-même fait l'expérience de plusieurs drogues. Je n'ai goûté qu'une seule fois à l'héroïne. C'était juste avant de tourner le film.

G.R.—*Vous dites que vous avez goûté à l'héroïne juste avant de tourner More. Était-ce pour donner plus de vérité au film ou pour en constater les effets ?*

B.S.—C'était pour savoir de quoi je parlais. Personnellement, ce fut une expérience assez décevante dans la mesure où c'est une drogue purement physique qui n'a pas d'ouverture spirituelle. Ce n'est pas une drogue qui fait rêver. De plus, j'ai connu pas mal de gens de divers milieux qui prenaient différentes drogues. Donc

j'étais un peu au courant de la chose comme beaucoup de jeunes aujourd'hui.

G.R.—*Vous affirmez que More n'est pas à proprement parler un film sur la drogue. Alors est-ce un film sur la jeunesse ?*

B.S.—Surtout pas. Ni sur la drogue ni sur la jeunesse. C'est un film sur quelqu'un qui veut toujours plus de tout, qui veut vivre plus intensément et qui a une passion soudaine et fatale pour une fille. Enfin, c'est une histoire de tous les temps.

G.R.—*Un film sur la vie tout simplement ?*

B.S.—Sur une certaine forme très poussée, très lyrique de la vie. Enfin une espèce de recherche du soleil.

G.R.—*Personnellement, j'ai constaté qu'on discernait assez difficilement les motivations des personnages. Est-ce volontaire ?*

B.S.—Certainement. Absolument volontaire. On ne voit pas les motivations des personnages parce que je suis contre les films psychologiques dans lesquels on montre toutes les motivations des personnages. Tout le monde a des tendances auto-destructrices en soi. Or, il y a 25% des gens qui les ont d'une manière très poussée.

On ne va pas commencer à expliquer pourquoi ils les ont. Donc c'est très simple. Tout est laissé dans le flou. Même Estelle, je ne suis pas sûr qu'elle ne mente pas dans la moitié des phrases qu'elle prononce. Moi-même, je ne sais pas. Donc il y a nombre de motivations qui sont restées dans l'ombre parce qu'on ne peut plus avoir le point de vue de Dieu au cinéma. Il faut être au niveau des personnages. Ainsi de la musique. Je n'ai pas pris le point de vue de Dieu. Je n'ai jamais fait de la musique qui partait du ciel. Elle partait toujours de la chambre. C'est la même démarche.

G.R.—*Vos personnages ont-ils été choisis en vertu de certains critères ?*

B.S.—Il est évident que pour les acteurs, il faut prendre des gens qui ont des affinités indirectes avec les personnages. Alors j'ai pris Klaus Grunberg pour une certaine violence qu'il avait, une certaine névrose même. Et j'ai choisi Mimsy Farmer à cause d'un côté "ange" à l'extérieur et d'un côté assez dur à l'intérieur.

Raconter une histoire

G.R.—*Quelle était votre intention première en tournant More ?*

B.S.—De raconter une histoire le

plus fidèlement possible, le plus documentairement possible en essayant de faire résonner dans cette histoire le plus possible de choses mythiques et universelles.

G.R.—*Croyez-vous que le public va croire que votre film est un peu moralisateur ?*

B.S.—Je ne suis pas responsable de ce que fait le public avec mon film. Je ne peux pas calculer ce que vont penser les gens. Je raconte une histoire. Ensuite dans les interviews, je déclare que je n'ai pas voulu faire un film moralisateur, que je suis moi-même partisan de la légalisation de la marijuana . . . Si les gens ont besoin de catégories, eh bien, tant pis pour eux et tant pis pour mon film qui reçoit, à ce moment-là, un accueil qui n'est pas juste.

G.R.—*Vous apparaissez à la fin du film ?*

B.S.—Oui, lorsque j'enterre mon personnage.

G.R.—*Cette apparition a-t-elle un sens particulier ?*

B.S.—Forcément, dans les personnages, on met toujours un peu de soi-même. Là, j'ai réglé son compte à mon personnage. Je l'ai enterré. C'est un peu un exorcisme.